

Hygiène et éducation dans *Un Mariage scandaleux* d'André Léo.

Léodile Bréra (1824-1900), plus connue sous le nom d'André Léo¹ a fait partie de ce groupe de militantes féministes appelées « Pétroleuses » qui, sous la Commune, ont activement pris part à l'insurrection parisienne dans une tentative de créer une société alternative qui offrirait d'autres modes de fonctionnement que celui du Second Empire finissant. Cependant, sa carrière de militante socialiste, de journaliste, et de romancière a commencé bien avant la Commune puisque *Un mariage scandaleux*, son premier roman, fut écrit en 1862. Il ne fait pas de doute que Léo utilise la fiction essentiellement pour diffuser un « message » qui se caractérise par ses opinions marquées sur la subordination des femmes dans le mariage qu'elle dénonce avec virulence, et qu'elle aborde dans la plupart des romans écrits à la même période, *Une Vieille fille* (1864), *Un Divorce* (1866). La fiction accompagne et se nourrit d'une réflexion politique qui prend aussi la forme d'essais, comme celui consacré aux *Femmes et les mœurs* (1868), dans laquelle elle fournit une réponse idéologique à Proudhon et à Michelet qui, selon elle, « insultent la femme ». En rappelant les principes de 89 qui n'ont pas abouti, Léo remet en cause dans cet ouvrage, et c'est ce qui nous intéresse particulièrement ici, les discours médical et scientifique qui ont *inventé* la faiblesse physique, nerveuse et intellectuelle de la femme et sa supériorité sentimentale et sensitive.

Or, dans *Un Mariage scandaleux* le premier roman qu'elle publie en 1862, Léo montre qu'outre le dédain qu'elle éprouve pour les rigoureuses conformités imposées aux femmes – en particulier, celles issues de la bourgeoisie – qui non seulement doivent cacher leurs sentiments derrière le masque de l'ignorance mais aussi perdre leur identité et personnalité dans le processus (Dixon-Fyle, 99), elle est aussi sensible à la diffusion des

discours scientifiques, et en particulier celui de l'hygiène qui a de fortes connotations sociales. Ainsi, bien que, comme son titre l'indique, *Un mariage scandaleux* soulève la question du « scandale » social que constitue la transgression de classes pour l'institution du mariage, c'est aussi une œuvre où la question de l'hygiène émerge de manière persistante à travers la question plus générale de l'éducation des classes laborieuses qu'elle a cœur de traiter dans cette œuvre de fiction. En effet, l'éducation est le grand cheval de bataille de la carrière politique et fictionnelle d'André Léo et c'est donc dans ce contexte que l'hygiène, qui fait partie intégrante du projet général sur l'éducation des autorités publiques en place à partir des années 1860, apparaît dans le roman.

Ainsi, dans ce roman émanant d'une militante socialiste, disciple, comme son mari Pierre Champseix (d'ailleurs lui-même fils de paysan), de Pierre Leroux, nous nous concentrerons sur la tension centrale qui cherche à la fois à dénoncer un scandale social – celui de Lucie Bertin, fille de la moyenne bourgeoisie désargentée, qui parvient, à force de conviction et d'énergie, à rompre les barrières sociales et à épouser Michel, un jeune paysan qu'elle aime et dont les principales qualités sont l'honnêteté et l'intelligence – tout en s'appuyant en même temps sur le discours dominant en matière d'hygiène, discours qui renforce au contraire les stéréotypes sociaux en les essentialisant, précisément ce que Léo dénonce à propos des femmes dans *Les femmes et les mœurs* six ans plus tard.

Nous verrons donc en quoi consiste le discours hygiéniste destiné principalement aux classes paysannes puis nous étudierons comment dans ce roman, les concepts d'éducation et d'hygiène s'entremêlent. Enfin, à la lumière du discours sociétal sur l'hygiène, nous tenterons de dégager le vrai propos de l'écrivain mais aussi d'en voir les limites.

L'hygiène est l'ensemble des dispositifs et des savoirs favorisant son entretien. Selon G. Vigarello, elle devient une discipline particulière à la médecine au moment du changement

épistémologique de la notion de « propreté » qui intervient à la fin du XVIII^e siècle. Nous le verrons plus loin, c'est un tournant très important pour ce qui nous concerne ici puisque c'est une notion qui prend désormais pour objet le corps dans sa dimension sanitaire et non plus dans son rapport aux apparences (140-182). De fait, l'hygiène se définit dans les traités médicaux comme un *art*, celui de « conserver la santé ». D'une manière générale, les directives d'hygiène privée concernent :

Les ablutions de tous les jours [...] indispensables au maintien de la santé, les négliger c'est compromettre, entraver les fonctions si importantes de la peau, c'est s'exposer aux maladies qu'entraîne tôt ou tard la dépuration imparfaite du sang, à celle qui résulte à la viciation par les matières qui se déposent à la surface des corps.
(Lévy, 78)

Le courant hygiéniste de la médecine s'est largement développé dans la première partie du XIX^e siècle à travers de nombreux traités et manuels d'hygiène publique et privée tels celui de Michel Lévy paru en 1844, et autres dictionnaires d'hygiène publique et de salubrité.² La constitution de la médecine hygiéniste en tant qu'institution et l'élaboration de son discours vers le milieu du XIX^e siècle, reflètent non seulement une mutation dans les attitudes envers le corps mais également un changement de perception du corps social.³ Le but de l'hygiène publique était de faire valoir une étiologie sociale des maladies dues aux insalubrités matérielles et morales (Jorland, 12). L'hygiène est alors associée à la vertu et tous les traités et manuels s'engagent à réhabiliter les classes misérables par des principes d'hygiène non seulement corporelle mais aussi environnementale (habitation...). Selon Olivier Faure,

La participation des notables au combat de l'hygiène n'est pas sans influence sur son orientation. Dans la lutte contre la maladie, les plus riches voient inconsciemment une occasion de modifier les relations entre les classes et de rétablir la concorde sociale, rêve permanent des élites du XIX^e siècle. Modifier les habitudes populaires en matière

d'hygiène est un moyen pour aligner l'ensemble de leurs comportements sur les normes édifiées par les groupes dominants. (81)

Afin, justement, de modifier les habitudes populaires, il est apparu de nombreux traités d'hygiène, principalement après 1871 - date clé dans le développement de l'hygiène, puisque la défaite contre la Prusse a fait éclore une hantise de la dépopulation et de la dégénérescence de la race. Les hygiénistes ont alors misé sur la population rurale pour régénérer une race dénaturée par l'industrialisation et l'urbanisation « broyeuse[s] des corps et corruptrice[s] des âmes » (Jorland 152). Cette notion a fait l'objet de nombreux traités et textes⁴ justifiant des mesures hygiéniques qui n'ont pourtant pas été appliquées tout de suite, surtout en ce qui concerne la classe paysanne. En effet, c'est une classe sociale pour laquelle la tradition de garder le linge comme intermédiaire entre les habits et la peau empêchait toute autre mesure d'hygiène et la maintenait ainsi confinée dans les valeurs de l'apparence. Comme l'a montré P. Bourdelais (voir la note 3), pour des raisons historiques de développement local et éducationnel, l'institutionnalisation de l'hygiène en France n'a été possible qu'à partir des années 1880 mais ces préceptes étaient déjà bien connus et présents dans les traités d'avant 1860.

Bien qu'*Un Mariage scandaleux* ait été écrit avant l'institutionnalisation de l'hygiène publique, il est évident à la lecture du roman que les préoccupations hygiénistes contemporaines liées à la classe paysanne étaient connues d'André Léo. En effet, les points clés du discours hygiéniste liés aux conditions de la vie paysanne y sont abordés tels qu'ils sont exprimés dans le traité d'*Hygiène et maladie des paysans* d'Alexandre Layet. Ainsi, parce qu'il faut « enseigner au paysan à ménager ses forces, soigner sa demeure et sa personne » (Layet, 12) on dénonce « par devoir » le peu de « souci de salubrité de sa demeure » qui caractérise selon Layet, le paysan, qui, selon lui, « se plaît à accumuler toutes les causes d'altération de sa santé » (38). Le discours hygiéniste ici se concentre sur

l'amélioration de l'hygiène dans les campagnes par l'éducation (« enseigner ») – dans un but préventif – et pour cette raison, il prend en compte l'habitat et les mesures de propreté à appliquer dans les habitations rurales. Pour prévenir l'humidité, il est dit de « recouvrir le sol nu [...] source de bien des infirmités » (80) d'un plancher de bois ou de carreaux en terre, d'« empêcher l'encombrement de la pièce principale » (81), de prévoir des fenêtres plus grandes et de renouveler l'air souvent. Le lit du paysan « dont il faut secouer les draps, les couvertures, le matelas pour permettre l'aération » (89) est aussi l'objet de l'attention des hygiénistes. De manière plus importante encore, la tradition du dépôt de fumier devant les façades de la maison, est considéré comme « une manière de faire désastreuse sous le rapport de l'hygiène comme au point de vue de la question économique. Il est indispensable de le transporter au-dehors » sur une aire éloignée (133). L'eau, l'instrument majeur à l'hygiène est rare, inaccessible à beaucoup, mais indispensable aux soins d'hygiène personnelle. Elle est évoquée à travers les fontaines de village comme une « cause de salubrité » car elles « favorisent les habitudes de propreté de l'individu, du vêtement, de l'habitation ; en même temps que l'eau surabondante devient un moyen de lavage pour la voie publique » (149). Les vêtements des campagnards sont aussi abordés : « La blouse de toile bleue ou grise: l'hygiène ne peut qu'approuver cet usage car la blouse protège les vêtements immédiatement en contact avec le corps des souillures extérieures [...] » (301). La malpropreté intrinsèque aux paysans fait ainsi l'objet de multiples recommandations : « pratiquer régulièrement sur soi les ablutions locales après le travail, et faire usage de bains et savonnages généraux au moins une fois par mois, [dans] un tonneau ou un cuvier. Ne pas négliger sa chevelure et la barbe ou s'accumulent les poussières de toutes sortes » (319). Selon G. Jorland, il s'agit ici de mesures dites prophylactiques qui encouragent les populations rurales à faire circuler les éléments de l'air, l'eau et la lumière et ainsi à se dissocier des règnes animal et végétal (164). Les odeurs du corps paysan renvoient l'image d'un peuple putride, puant comme le pêché (Vigarello,

213-215). En s'attaquant de front aux problèmes de puanteur associés au monde rural, l'hygiénisme cherche à combattre très clairement le « mythe de l'homme fumier » (Corbin, 171). L'eau devient alors l'instrument pédagogique des couches populaires et le vêtement, le symbole d'une protection directe de la peau.

L'ignorance et l'abrutissement dans lesquels le discours scientifique semble enfermer les paysans servent en fait de prétexte à ce même discours pour dénoncer « les méfaits de l'exercice illégal » de la médecine, et par là, « les crimes des charlatans » en mettant en cause « un peuple demeuré sauvage, muré dans sa routine et ses préjugés, inaccessible à tout raisonnement et réfractaire à toute intervention extérieure » (Faure, 7). Nous reviendrons plus loin sur cette dimension superstitieuse telle qu'elle est abordée dans le roman. Toutefois, selon Olivier Faure, « une acclimatation inégale mais réelle des comportements préventifs » a bien eu lieu à cette période mais celle-ci traduit avant tout « les désirs d'une société plus que la volonté des médecins » (12).

Un Mariage scandaleux porte en lui l'idée que l'éducation et l'hygiène vont de pair. De façon très claire, l'auteur place l'éducation au centre de toute réforme sociale qui constitue, pour elle, la panacée des problèmes rencontrés par les paysans et les travailleurs mais aussi les femmes. L'éducation dans ce roman passe avant tout par la lecture privée, habitude qui se développe autour des années 1860 lorsque décline le colportage et que se multiplient les bibliothèques privées (rappelons que Lucie, s'instruit grâce aux livres empruntés dans la bibliothèque de son oncle, M. Grimaud). Selon B. Bensaude-Vincent, à partir de ce moment- là, le public se transforme et chaque groupe social, chaque classe d'âge s'investit d'une identité propre (*Science populaire*, 22).

Dans les bibliothèques populaires, comme dans les catalogues de livres d'étrennes et dans les distributions de prix, trônent les livres de vulgarisation scientifique, des livres

sages, modèles de la « lecture utile » qu'on veut répandre. (Bensaude-Vincent, *Un public pour la science*, 56)

En effet, devant l'émergence d'un lectorat avide de romans feuilletons et autres séries de fiction populaire, la question s'est posée parmi les élites bourgeoises de contrôler ce public nouvellement constitué en tentant de canaliser ses lectures et ainsi d'éviter les dangers du *bovarysme* (Lyons, 92). Pourtant, selon B. Bensaude-Vincent, le triomphe du roman

n'est sans doute pas pour rien dans le développement d'une vulgarisation « à la française » riche en péripéties, mystères, spéculations... empruntant délibérément les traits les plus séduisants de la fiction et du romanesque. Tel est aux yeux de certains vulgarisateurs le prix d'une hypothétique victoire de la lecture instructive sur la lecture romantique ou sensationnelle. (*Un public pour la science*, 61-62)

Puisque l'histoire de ce roman repose sur la naissance d'un amour socialement interdit, André Léo reprend dans un premier temps, l'idée hégémonique que « la force, la violence même, imposées par le travail manuel, les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles se déroule l'existence gênent la délicatesse des sens et donc celle des sentiments » (Duby & Ariès, 525) pour s'opposer en fait au discours dominant à ce niveau-là, dans la représentation du jeune paysan, Michel, dont la sensibilité et l'intelligence extrêmes qu'il peine à exprimer, éliminent de fait la rudesse qui lui est attribuée. Elle est consciente qu'elle fera mieux passer son message en utilisant les codes amoureux de la société rurale qui ne fonctionnent pas sur le mode du langage mais sur celui des gestes.

L'amoureux est avare de paroles, il ne sait guère avouer son penchant que par antiphrases. Une série de gestes balisent l'itinéraire amoureux : on se sert la main à craquer, on se tord les poignets, on se frotte les joues ou les cuisses, de lourdes claques sur l'épaule... (526).

Le jeu des sensations amoureuses s'inscrit dans une stratégie d'écriture précise qui cherche à retenir l'attention du lecteur tout en prouvant en même temps une lecture instructive.

L'amour naissant entre Lucie et Michel se développe au cours du programme de lectures qu'elle met en place pour lui car il est clair que dans ce roman, André Léo investit la jeune fille de cette mission éducatrice. L'amour progresse au fur et à mesure de l'assimilation de livres dits *utiles* qu'elle lui fait connaître et repose aussi sur le zèle du jeune apprenti.⁵ Ce processus d'éducation est directement mêlé à la dissémination des idées *scientifiques*. Elle prête plusieurs livres à Michel dont *Etudes de la nature* de Bernardin de Saint Pierre. Dans cet ouvrage constamment réédité depuis sa première publication en 1784 jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'auteur brosse le panorama des sciences de la nature, dans un contexte humain où l'activité scientifique est intense (on y trouve de nombreuses figures de savants) et où l'environnement naturel crée les conditions d'une nouvelle « philosophie de la nature ». Livre à la fin duquel s'en trouve un autre, *Une Chaumière indienne*, « amour à peine esquissé mais vainqueur des préjugés de caste » (Léo, 246) qui évoque l'histoire d'un docteur anglais parti en Inde chercher la solution à des problèmes scientifiques. Autre livre que Lucie fait lire à Michel : *La maison Rustique : encyclopédie des campagnes à l'usage de la petite, de la moyenne et de la grande propriété* (1845) d'Henri de Dombale, un autre ouvrage directement consacré à l'optimisation des fonctions rurale et économique du paysan où l'hygiène domestique et environnementale est présentée comme une science :

une bonne maison rustique doit présenter dans son ensemble et dans ses détails tout ce qui constitue l'économie rurale et l'économie domestique. L'économie rurale est la science qui apprend à élever et à employer avantageusement les plantes et les animaux. Elle a un double objet : 1) la production des plantes et des animaux qui servent à nourrir l'homme, à le vêtir et lui procurer d'autres commodités, 2) l'art de

tirer le parti le plus avantageux des capitaux employés dans la pratique de l'agriculture considérée comme profession. (1)

Les *Almanachs* sont également mentionnés par Léo et plus particulièrement *Les Conseils aux agriculteurs* que Michel lit à sa mère pendant sa soirée du dimanche. *L'Almanach* est en général lu par toute la famille, chacun trouvant une histoire qui lui plaît. Selon J. Grand-Carteret dans sa *Bibliographie des Almanachs français 1600-1895*, c'est un

livre multiforme, à la fois instrument de propagande et de vulgarisation, tantôt petit bijou de luxe, à l'usage des gens des campagnes, pour les galants abbés et les coquettes marquises, [...] l'almanach qu'on a pu appeler, avec raison, le seul livre dans lequel puisse épeler les gens qui ne savent pas lire, l'almanach qui, plus que tout autre, garde en lui quelque chose de l'humanité, avec ses feuilles de papier blanc destinées à recevoir les pensées. (Préface)

Le choix de livres à la fois pratiques et instructifs effectué par Lucie est délibéré car elle a conscience qu'en élevant/instruisant le jeune paysan, il deviendra digne d'elle. D'une certaine manière, c'est un discours optimiste sur les valeurs de l'éducation pour tous. La distinction sociale devient celle du travail et du mérite. Toutefois, ce qu'il faut tout de même questionner chez Léo, c'est l'acceptation sans critique aucune du discours social et moral qui traverse tous ces textes « scientifiques ». Elle fait preuve d'une naïveté dans ce premier roman qu'elle corrigera en 1868 avec son ouvrage critique *Les femmes et les mœurs*.

Les livres que l'on vient d'énumérer ne sont pas encore les relais de réappropriation ou de valorisation d'un savoir local, il s'agit d'ouvrages sur la nécessité de « civiliser le peuple » et les paysans afin de ne pas laisser se perdre des énergies vitales. André Léo, en femme de son temps, utilise ici les corrélations sociales de l'instruction à la santé et par extension, à la lutte contre la criminalité seule cause de cette perte d'énergie. Tout le XIX^e siècle place le « ménagement » de cette énergie au centre du discours médical et par

résonnance, du discours sociétal en défendant un humanisme à la fois utilitaire et régénérant. Le discours médico-hygiéniste se place constamment du côté des valeurs prônant la santé de la famille avant tout, assurant ainsi la santé de la descendance et à plus ou moins longue échéance, la santé de la « race » française. Ce sont des traités qui prônent l'ordre bourgeois. La famille dont on prône les vertus recèle toutefois des dangers et fait ainsi l'objet d'une hygiène spécifique. Ici, le thème de la dégénérescence est abordé par ce biais, à travers la chlorose de la sœur de Lucie, Clarisse, qui succombe à l'inassouvissement de rêves romanesques suscités par les « mauvaises lectures ». En effet, tout comme sa mère, Mme Bertin et sa cousine, Aurélie,⁶ Clarisse reste prise dans les filets romanesques de ses lectures alors que Lucie, elle, est sans illusion sur ce type de romans « ils sont menteurs ! » (41). En tant que lectrice non moins avide d'ouvrages à la fois récréatifs et pratiques, Lucie parvient, seule, à échapper aux périls habituellement associés à la lecture féminine et donc, au bovarysme. En accord avec le discours médical, André Léo fait coïncider les premières affections nerveuses de Clarisse au moment où son système entier se prépare à être réglé :

On la regardait avec amour comme un avenir vivant. A quinze ans, elle était charmante et gaie ! Elle regardait devant elle avec espérance, toute ouverte à la vie, à de douces attentes. Mais peu à peu elle était devenue sérieuse ; un nuage avait voilé son front ; son sourire avait disparu ; des rougeurs ardentes avaient remplacé ses fraîches couleurs, elle s'était affaissée peu à peu, lentement, sans rien dire... Et la voilà morte ! (466)

Victime de son corps dans un premier temps, que seul le mariage aurait pu sauver de la névrose, son refuge dans les lectures la condamne alors une deuxième fois,⁷ créant ainsi un écart, un « vide » d'où émerge l'angoisse, une anxiété productrice de mal-être et par conséquent, de la désintégration de l'être. Tout en voulant dénoncer les préjugés de la classe bourgeoise préoccupée uniquement des apparences, André Léo succombe elle-même au

discours dominant qui, sous le couvert de la science, diffuse l'idéologie bourgeoise de ce qui constitue une bonne éducation. Il est alors évident que dans la décennie qui précède son engagement politique en faveur des classes populaires et des femmes pour lequel elle remet directement en cause cette fois les discours dominants, elle reste elle-même prisonnière, au moment où elle cherche à briser les cadres sociaux qui enferment les individus dans des catégories hermétiquement scellées socialement, de tout un discours qui, sous les dehors de la science est en fait largement motivée par l'idéologie de l'ordre bourgeois dominant.

Ainsi, ce qui est – paradoxalement – au cœur du premier roman d'André Léo est une étude précise de la dissémination scientifique dans les campagnes qui passe, on s'en doute, par le rôle du médecin qui est à la fois de soigner, d'éduquer et de civiliser. Conformément aux positions traditionnaliste et superstitieuse des paysans qui pratiquent l'automédication et font appel au rebouteux ou à la collectivité locale, le rôle du médecin dans *Un Mariage scandaleux* reste limité.

On se heurte ainsi aux traditions d'une population attachée aux façons de se soigner et aux remèdes proposés par des paysans qui parlent et pensent comme elle. La tâche est d'autant plus difficile que la médecine à cette époque est le plus souvent impuissante à soulager et à guérir. (Marcovitch, 176)

La pauvreté des moyens thérapeutiques ne parvient pas encore à convaincre la population.⁸ En effet, cette impuissance correspond dans les années 1860 à l'absence de regard clinique et plus particulièrement, au retard de la pratique médicale par rapport à la connaissance médicale. Cette divergence laisse ainsi paraître la faille où s'engouffre le « mystère » qui nourrit les préjugés et la superstition exploités par les charlatans, sorciers, devins, rebouteux auxquels ont recours les habitants des campagnes. Comme déjà mentionné, une des stratégies du discours médical est de dénoncer le charlatanisme qui envahit les campagnes et sur ce point précis, l'auteur s'en fait donc ici le relais en dénonçant ces croyances paysannes. De

fait, en ironisant sur les fantômes, ombres blanches qui effraient les paysans à plusieurs reprises dans le roman, Léo participe ici à cette politique de vulgarisation chargée de changer les mentalités par l'éducation. Elle rejoint la lignée des auteurs qui ont repris à leur compte l'abondant discours des observateurs bourgeois sur « la perception neuve, l'intolérance nouvelle d'une réalité traditionnelle » et contribue ainsi à promouvoir « la révolution hygiéniste » (Corbin, 183).

La représentation des préceptes de l'hygiène et leur impact sur la vie des personnages se fait de plusieurs façons dans ce roman et comporte différents niveaux d'interprétation. Les habitations paysannes tout d'abord: « Un rez-de-chaussée composé de deux ou trois chambres au plancher de terre battue, éclairées chacune d'une lucarne [...] derrière, un jardinet planté de choux, un fumier à l'entrée » (23) n'obéissent ici à aucune des recommandations d'hygiène citées dans les traités – et confortent ainsi les idées reçues sur les paysans pour lesquels l'atmosphère familiale se révèle redoutable par son « commerce miasmatique » (Corbin, 192). Les riches du pays quant à eux, « possèdent un étage avec des fenêtres, tandis que le sol est garni de dalles ou de larges planches de chêne. On voit des rideaux de coton rouge aux fenêtres de M. le maire » (23). Par contraste, la maison de Lucie Bertin nous apparaît pauvre « le plancher disjoint, le papier en lambeaux, la boiserie vermoulue et trouée » (32), la tenture est en « haillon » (132) mais il est mentionné que « l'ordre et la propreté luttait contre ces ruines » (32). Les tentures et la boiserie évoquent, sous forme de réminiscences, l'intérieur bourgeois caractérisé traditionnellement au XIX^e siècle par l'amoncellement des meubles et le recouvrement capitonné de draperies afin de se démarquer des habitations pauvres où murs, planchers et carrelage sont laissés nus. Mais à première vue cette décomposition des matériaux semble peu propice à l'hygiène telle que la science moderne la définit et la salle principale, « une grande pièce moins délabrée que le salon, mais

fort peu meublée » (272), caractérise doublement ici leur pauvreté. Toutefois, si les rideaux fermés du lit des parents (117) montrent que comme les paysans, ces bourgeois pauvres dorment dans la pièce principale, il n'en reste pas moins que la journée, « les portes étaient ouvertes pour donner de l'air » (174), conformément à la grande entreprise hygiéniste du moment qui consistait à traquer l'air confiné et les odeurs enfermées. D'une certaine manière donc, en dépit de leur pauvreté, leur adoption des principes d'hygiène recommandés par le discours dominant est ce qui les rattache en profondeur à la bourgeoisie. Leur pauvreté les isole, mais il ne fait aucun doute que leur connaissance des principes scientifiques d'hygiène les rattache fermement à leur classe sociale. Léo est donc parfaitement dans la ligne hygiéniste de son temps et elle semble elle-même faire s'exprimer Lucie comme un traité d'hygiène lorsqu'elle déclare :

un des soins les plus désagréables, mais nécessaire [...] je trouve que les hommes sont fous d'y attacher quelque chose d'humiliant. L'état de paysan est un des plus beaux de la terre. S'il faut toucher du fumier, ne vit-on pas aussi au milieu des fleurs et de toutes les belles choses de la nature ? Mais parce que les paysans n'estiment pas assez leur état, ils se négligent trop eux-mêmes. Avec beaucoup de soin et de propreté, [...], le mari que tu me supposes, Gène, pourrait soigner la vache et ne point sentir le fumier. (298)

L'auteur inclut dans sa trame narrative la dichotomie qui caractérise l'univers paysan depuis que le discours hygiéniste s'y intéresse : à la fois la malpropreté due à l'insuffisance matérielle (manque d'eau, coût du savon, etc...) mais aussi les motivations psychologiques ancrées dans les mœurs rurales qui font de la forte odeur qui se dégage du paysan, sa vigueur. Selon les critères de propreté bourgeois, les implications morales ici sont de faire perdre au peuple sa fétidité animale en le tenant à distance des excréments (Corbin, 185). Or, la propreté est aussi synonyme de ramollissement et d'effémination, « s'attarder à sa toilette

aurait révélé des penchants troubles à l'indolence et à la sensualité. S'adonner à une toilette intime, c'était badiner avec le pêché» (Léonard, 116). Ceci explique donc la réticence de la mère de Michel, porte-parole du « corps » paysan traditionnel, ici:

C'est bon pour les messieurs d'être sans cesse à se débarbouiller les mains et à se laver le museau, [...] ? Croiriez-vous point qu'il a acheté [...] une cuvette et un pot qu'il a mis qu'il a mis dans sa chambre, et qu'il lui faut avec cela une serviette et un essuie-mains ? Et pas plus tard qu'hier, que je l'ai pris à se frotter avec mon savon ! Tous les soirs de la vie et tout le long du dimanche le nez bouté dans les livres ! [...] Le v'là qui se met à changer de linge ni plus ni moins que si on n'avait pas autre chose à faire qu'à savonner. [...] Il dit comme ça que c'est pour la propreté. Seigneur Dieu ! y a pourtant des gens bien propres qui ne se débarbouillent qu'une fois tous les dimanches. Son père et moi, et tous ses parents, avons-nous pas été élevés comme ça ? M'est d'avis que ça n'empêche pas de se bien porter ni de bien vivre. (328)

Nous apprenons ici, que contre tout attente, Michel a acquis des objets de toilette dont il se sert dans sa chambre, réussissant ainsi à se créer un espace privé, d'intimité pour procéder au débarbouillage dans le but de se desimprégner, se décrotter (Corbin, 185) et nous constatons que le paysan observe les procédés hygiéniques tels l'utilisation du savon, probablement préparé par sa mère elle-même⁹ et le changement fréquent de linge. C'est ce dernier précepte qui le fait entrer dans la sphère sociale de l'acceptabilité puisqu'être propre signifie non seulement avoir un corps propre (par la pratique du débarbouillage) mais aussi des habits propres. C'est parce qu'il devient propre et qu'il se met à lire les ouvrages *utiles* évoqués plus haut qu'il peut franchir le fossé qui le sépare socialement de Lucie. Sa propreté, qui fait partie de son éducation nouvellement acquise, est ce qui le projette dans la sphère sociale de l'acceptable.

L'évocation de la fontaine, nommée *la fontaine aux fées*, se fait à chaque moment charnière de la vie de Lucie car elle y est toujours représentée seule, en proie à ses émotions et réflexions. L'eau de la fontaine est pure et régénératrice et permet, dans ce cas, de « laver » l'âme de la jeune fille. Contrairement à Michel qui, « en sortant de l'écurie faisait ses ablutions à la fontaine » (300), l'hygiène corporelle de Lucie et celle des autres jeunes filles de sa classe, n'est pas mentionnée car elle est tacitement reconnue. Le rôle de la fontaine ici, permet de montrer les différentes dimensions de la propreté selon la classe sociale. Pour les jeunes bourgeoises, la toilette n'est abordée que dans l'habillement et la coiffure car il ne faut pas oublier que dans le discours hygiéniste bourgeois, être trop propre marque paradoxalement un manque de moralité puisque seules les prostituées se lavent tous les jours (voir *Nana* (1880) d'Emile Zola qui prend un bain d'une heure chaque jour).

L'habillement de Michel est quant à lui, directement conforme à la tenue paysanne qui est préconisée dans le traité de Layet (301) car son pantalon de bure bleue, chemise de toile blanche, chapeau de paille usé (126) ainsi que sa blouse (339) permettent une protection immédiate du corps et du vêtement contre les souillures extérieures.

Pour conclure, l'étude de ce premier roman d'André Léo aborde la question de l'hygiène telle qu'elle n'apparaît pas dans ses autres romans. En effet, les préceptes hygiéniques sont utilisés ici à des fins principalement sociales voire politiques symbolisant le paysan non seulement comme régénérateur d'une société mise à mal par l'urbanisation mais aussi pour démontrer la valeur sociale de cette classe paysanne qui serait capable à la fois d'assimiler le discours hygiéniste dans sa dimension la plus stricte (application des mesures d'hygiène) mais aussi de détourner la manœuvre bourgeoise d'exhortation moralisatrice de ce même discours. Or, nous avons montré ici qu'en voulant dénoncer le scandale social que représente l'institution bourgeoise du mariage, à travers le filtre de l'hygiène, l'auteur ne s'en

appuie pas moins sur le discours même qu'elle cherche à mettre en cause. Dans ce roman, le paysan, Michel, ne devient acceptable que parce qu'il devient « propre » et de fait, Léo ici ne fait que refléter voire renforcer le discours dominant tel qu'il est exprimé dans les traités. En effet, les œuvres lues dans ce roman n'engagent pas encore le paysan dans une réappropriation de soi et de son état, elles permettent tout juste à Michel d'acquérir un statut transitionnel, un intermédiaire culturel qui allie la connaissance et le travail. Comme le souligne G. Vigarello, « cette hygiène des indigents ne saurait à l'évidence, leur appartenir » (215). Durant cette décennie formatrice, l'idéal républicain d'André Léo s'inscrit dans le but de convaincre son lecteur que l'amour, le partage des idées, le respect entre les époux représentent les conditions nécessaires pour garantir non seulement le bonheur des époux, mais aussi le renouvellement de la société et la moralisation des mœurs. Dans le but d'éducation qui est le sien, elle ne fait que suivre les légitimations officielles accordées à l'hygiène du pauvre qui basent la vertu morale sur la propreté. Quelques années plus tard, sa réflexion l'amènera à contester cette apparente « objectivité » du discours scientifique/hygiéniste lorsqu'elle aura compris que c'est un moyen de confiner la femme dans la sphère corporelle lui déniait, comme au jeune paysan d'*Un Mariage scandaleux*, l'individualité pensante qui est à la source de toute libération.

Notes

¹ Elle a pris pour pseudonyme le nom de ses jumeaux : André et Léo d'où le caractère masculin du prénom André et non pas André-e

² P.J. Plissis. *Manuel d'hygiène*. Au Puy : J.A. Crespy et Guillaume, 1803 ; Dr Foy. *Manuel d'hygiène, ou histoire des moyens propres à conserver la santé, et à perfectionner le physique et le moral de l'homme*. Paris : Germer-Baillière, 1845 ; Rostan, Léon. *Cours élémentaire d'hygiène*. (1822) ou encore de Henri-Antoine Frégier. *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleurs*. (1839) dont le premier souci était la réduction des crimes dans la cité qui provenaient, selon lui, des quartiers les plus pauvres de Paris. La dégradation morale étant la racine de l'activité criminelle et la pauvreté avec les conditions de vie déplorables forme la cause de ce déclin moral ; J. Massé. *Encyclopédie de la santé, cours d'hygiène populaire*. Paris, 1855.

³ Selon Patrick Bourdelais, historien en sciences humaines et sociales, l'apparition de cette nouvelle discipline scientifique s'est faite par « l'ampleur des enquêtes au milieu du XIXe, d'une exigence de critique des données d'observation, de la mise au point d'une méthode, conjuguée à la tradition française d'un Etat centralisé et puissant ». Or, ce qui, selon lui, « auraient dû conduire à l'instauration d'une administration d'hygiène publique » n'a pas eu lieu à cause des moyens modestes consacrés à l'hygiène publique jusqu'à la fin du siècle. Les raisons de ce décalage entre connaissances scientifiques et leur application publique seraient dues à plusieurs facteurs concomitants de contournement des textes réglementaires d'une part et de leur lente application d'autre part, ainsi que d'arbitrages locaux plus favorables à la construction d'écoles. Tout cela a contribué à bloquer les ressources nécessaires à la mise en place de ces nouvelles mesures d'hygiène publique. (15).

⁴ Voir entre autres, les traités de Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux.*, Paris : J.B. Baillière, 1847, B.A. Morel, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*, Paris : J.B. Baillière, 1857.

⁵ Selon Michel, « ça doit être un plaisir de chercher le comment et le pourquoi des choses, quand on a devant soi tout ce qu'il faut pour bien chercher » (107).

⁶ « Pauvre femme ! Elle avait lu, commenté et relu tant de romans, que, sans doute par compensation aux tristesses de sa vie, elle aimait à se plonger mentalement dans le monde des faits romanesques. Cela était devenu chez elle une habitude involontaire dont on riait à la maison » (57) – « Au bout d'une heure de dissertation sur *Le Journal des Demoiselles*, Aurélie emmena ses campagnes visiter les serres. Là, *toujours parfaite*, et répondant à leur question avec un air *d'angélique bonté* qu'elle empruntait aux héroïnes de son journal. » (61).

⁷ « Mais Clarisse ne cherchait de ressources que dans ce qui était loin d'elle et loin à jamais. Elle ouvrit un roman. » (125).

⁸ En effet, dans le roman alors qu'une femme est prêt de mourir, veillée par les femmes du village, une vieille à cheveux blancs dit à Lucie : « Le médecin ne peut pas guérir ça [...] – Ah ! dit la jeune fille qui ne put retenir un sourire, vous croyez que c'est un sort ? – Pardine ! [...] Les médecins n'y connaissent rien, mam'zelle, c'est le devin qu'il faut. » (101).

⁹ « Tant que le savon fut cher, beaucoup de ménagères le préparaient elles-mêmes avec des moyens de fortune: du suif (graisse d'herbivores) ou de l'axonge (graisse de porc), des cendres de l'âtre, des saponaires, plantes à feuilles rose, courantes dans les lieux humides [...] Le savon était en effet la combinaison à chaud de la soude et d'un corps gras. Marseille, pour son savon dur réputé qui jouissait d'un quasi-monopole jusqu'en 1830, employait des huiles d'olive à *fabrique* et de *recense* provenant des marcs d'olives écrasées par les presses hydrauliques » (Léonard, 137-138).

Works Cited

- Cecilia Beach. "Savoir c'est pouvoir. Integral Education in the Novels of André Léo." *Nineteenth-Century French Studies*. Vol.36. nos 3 & 4. 2008. 270-285
- Bernadette Bensaude-Vincent. *Science populaire dans la presse et l'édition XIXe et XXe siècles*. Paris : CNRS Editions, 1997.
- Bernadette Bensaude-Vincent. "Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIXe siècle". *Réseaux*. Vol. 11. No 58. Paris : CENT, 1993. 47-66
- Patrick Bourdelais. *Les Hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques, XVIIIe-XXe siècles*. Paris : Belin, 2001.
- Alain Corbin. *Le Miasme et la jonquille: l'odorat et l'imaginaire social XVIII – XIX siècles*. Paris : Aubier Montaigne, 1982.
- Joyce Dixon-Fyle. *Female writers' struggle for rights and education for women in France (1848-1871)*. New York, Oxford: Peter Lang, 2006.
- Henri de Dombale. *La maison Rustique : encyclopédie des campagnes à l'usage de la petite, de la moyenne et de la grande propriété*. Paris : Renault & Cie Libraires-Editeurs, 1845.
- Georges Duby et Philippe Ariès. *Histoire de la vie privée*. Vol 4. Paris : Seuil, 1985-87.
- Olivier Faure. *Les Français et leur médecine au XIXe siècle*. Paris : Belin, 1993.
- Sam George. *Botany, sexuality and women's writing 1760-1830*. Manchester: Manchester University Press, 2007.
- John Grand-Carteret. *Bibliographie des Almanachs français 1600-1895*. Paris : Alisie & Cie, 1896.
- Gérard Jorland. *Une société à soigner : hygiène et salubrités publiques en France au XIXe siècle*. Paris : Gallimard, 2010.
- Alexandre Layet. *Hygiène et maladie des paysans*. Paris : Masson Editeurs, 1882.
- André Léo. *Un Mariage scandaleux*. Paris: Librairie de Achille Faure, 1863.
- Jacques Léonard. *Archives du corps*. Rennes : Ouest France, 1986.
- Michel Lévy. *Traité d'hygiène publique et privée*, 5^e édition, Tome II. Paris : Baillière, 1869.
- Martyn Lyons. *Readers and Society in Nineteenth-Century France: Workers, Women and Peasants*. Sydney: Palgrave, 2001).
- Anne Marcovich. *Quelles missions pour les médecins de campagnes du XIXe siècle français ? Gesnerus*. Vol 60, 2003. 170-187.
- Georges Vigarello. *Le Propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*. Paris : Seuil, 1985.